

MARIE-PIERRE REY, NICOLAS WERTH
& JEAN-PAUL DEPRETTO

Pour une histoire sociale et politique du monde soviétique



Hommage à Jean-Paul Depretto

PETITS CAHIERS SMOLNY

Les « petits cahiers smolny » sont des prises de position d'hier ou d'aujourd'hui, en accès libre, hors du circuit de diffusion ou de distribution habituel de nos projets éditoriaux.

1. BÖRNE Ludwig, *La Guerre des paysans en Allemagne au temps de la Réforme*, 20 p.
2. JANOVER Louis, *L'avenir n'est plus ce qu'il était. Notes de relecture*, 40 p.
3. LUXEMBURG Rosa, *Dans l'asile de nuit*, 16 p.
4. JANOVER Louis, FEIXA Thomas, GIRY Yves & SEVAULT Éric, *Si la nouvelle deuxième droite nous était contée*, 48 p.
5. RUBEL Maximilien, *Marxologue, marxiste ou marxien ? Deux lettres à Cornelius Castoriadis et Edgar Morin*, 16 p.
6. JANOVER Louis et al., *Journal d'une surexposition. Le surréalisme, suites et fin*, 32 p.
7. JANOVER Louis, *Permettez ! La révolution surréaliste telle qu'elle se fait entendre. Interventions 1962 – 2002*, 28 p.
8. JANOVER Louis, *Tous les chemins mènent à Saint-Cirq*, 16 p.
9. SEVAULT Éric, *La Révolution russe comme si vous n'y étiez pas*, 24 p.
10. SOUYRI Pierre, *Quelques remarques sur le capitalisme contemporain*, 32 p.
11. GAUTIER Théophile, *Gérard de Nerval, mon ami*, 44 p.
12. GAUTIER Théophile, *Hernani, ma bataille*, 32 p.
13. RUBEL Maximilien, *La Charte de la Première Internationale*, 28 p.
14. FONDU Guillaume & SEVAULT Éric, *Tout le pouvoir aux soviets ?*, 40 p.
15. MARX Karl & DUNOIS Amédée, *Adresse inaugurale, Préambule et Statuts de la Première Internationale*, 32 p.
16. RUBEL Maximilien, *Études de marxologie, 1959 – 1994*, 36 p.
17. RUBEL Maximilien, *Marx à la rencontre de Spinoza*, 40 p.
18. CHIRIK Marc, *Terreur, terrorisme et violence de classe*, 32 p.
19. JANOVER Louis, *Le Maréchal, une œuvre à contretemps*, 32 p.
20. CHUZEVILLE Julien, *Maximilien Rubel historien*, 20 p.
21. AUGEREAU Anne, DARMANGEAT Christophe, LE QUELLEC Jean-Loïc & NORDEZ Marilou, *L'imposture des « Recherches matriarcales modernes »*, 44 p.
22. LUXEMBURG Rosa, *Brochure de Junius – Extraits*, 20 p.
23. JANOVER Louis, *Le marxisme dans leurs têtes*, 36 p.
24. DEPRETTO Jean-Paul, *Martov devant la révolution d'octobre 1917*, 32 p.
25. REY Marie-Pierre, WERTH Nicolas & DEPRETTO Jean-Paul, *Pour une histoire sociale et politique du monde soviétique. Hommage à Jean-Paul Depretto*, 24 p.

MARIE-PIERRE REY, NICOLAS WERTH

✂ JEAN-PAUL DEPRETTO

Pour une histoire sociale et politique du monde soviétique

Hommage à Jean-Paul Depretto

Édition établie

par Catherine Depretto & Éric Sevault

PETITS CAHIERS SMOLNY

2026

ISBN : 978-2-490793-61-7

Dépôt légal 3^e trimestre 2026
Bibliothèque nationale de France

© Smolny, 2026
43 rue Bayard
31 000 Toulouse

Internet : www.smolny.fr
E-mail : contact@smolny.fr



Jean-Paul Depretto (1952-2023)

In Memoriam

Marie-Pierre REY, « Jean-Paul Depretto », *Revue des études slaves*, XCIV-4 | 2023, p. 669-673. Les notes sont de cette édition.

Jean-Paul Depretto nous a prématurément quittés le 12 janvier 2023 et c'est avec émotion que j'ai souhaité ici, dans cette revue qui lui était chère et à laquelle il offrit dix contributions entre 1982 et 2011¹, lui rendre hommage en revenant sur son parcours, les grandes lignes de sa carrière professionnelle et l'apport conséquent qui fut le sien à l'histoire sociale de l'URSS.

Dans son histoire familiale, rien a priori ne destinait Jean-Paul Depretto à devenir un de nos plus grands historiens du stalinisme.

Né en 1952 à Rouen, il était l'aîné d'une famille de cinq enfants nés d'un père professeur de dessin industriel devenu chef d'établissement et d'une mère institutrice en maternelle, tous deux originaires d'une même commune rurale située près de Château-Thierry. Sa mère était issue de la petite bourgeoisie provinciale de l'est de la France ; son père, d'origine plus modeste, était d'ascendance italienne mais dans sa volonté d'intégration, la famille ne cultivera pas ses racines cisalpines. Jean-Paul Depretto pratiquera donc peu l'italien, même s'il le lit, alors qu'il sera très vite à l'aise en anglais, en allemand et par la suite en russe ; toutefois, on ne peut exclure que de son aïeul vénitien, arrivé en France comme tant d'autres en quête d'une vie meilleure, Jean-Paul ait hérité, au moins pour partie, son empathie pour les oubliés des manuels d'histoire et bientôt pour la classe ouvrière, à un moment où cette dernière, à de rares exceptions près, suscitait encore peu de travaux universitaires.

Au gré des affectations professionnelles de son père, Jean-Paul Depretto débute d'abord sa scolarité à Rouen, avant de la poursuivre à Épinal, puis à Nancy et finalement à Paris où la famille se fixe en 1971. Excellent élève, Jean-Paul est à l'issue d'une seconde khâgne au

1. Voir bibliographie *infra*, p. 21.

lycée Louis-le-Grand, reçu à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en juillet 1972. Il y entre en spécialité Lettres classiques mais une fois à l'École, il se découvre une passion pour l'histoire et s'y convertit. Après une licence obtenue à l'Université Paris 4 (aujourd'hui Sorbonne Université), il prépare et soutient l'année suivante, sous la direction de Pierre Léon, héritier et disciple d'Ernest Labrousse, une maîtrise intitulée « Les communistes aux usines Renault de Billancourt 1920-1936 » qui lui vaut une mention très bien. Avec cette étude, fondée sur des matériaux divers (archives, lecture de *L'Humanité* et des bulletins de la CGTU), Jean-Paul Depretto se penche de manière très novatrice sur la dureté des rapports de classe chez Renault, sur l'omniprésence de la surveillance et de la répression à l'égard des ouvriers contestataires et, dans ce contexte spécifique, sur l'émergence du facteur syndical et politique via l'implantation patiente et obstinée du PCF dans l'entreprise. Dans cette première recherche, il n'est pas encore directement question de l'URSS mais cette dernière est déjà là, en arrière-plan, du fait des liens consubstantiels unissant alors le PCF à Moscou. En outre, dans cette étude de jeunesse dont Jean-Paul Depretto tirera plus tard un passionnant ouvrage co-écrit avec Sylvie Schweitzer, *Le Communisme à l'usine. Vie ouvrière et mouvement ouvrier chez Renault 1920-1939*, pointent déjà deux traits : d'une part, son intérêt marqué pour l'entre-deux-guerres qui deviendra sa période de prédilection et d'autre part, ce qui constituera plus tard sa marque de fabrique, à savoir une approche méthodologique articulant étroitement social, économique et politique.

En 1975, un an après avoir soutenu sa maîtrise, Jean-Paul Depretto est sans coup férir, reçu 10^e à l'agrégation d'histoire ; la première mue s'est ainsi brillamment accomplie mais elle n'empêchera pas Jean-Paul de rester toute sa vie durant, un grand lecteur féru de littérature. À cette date, il lui reste encore deux ans de scolarité à l'ENS et l'heure est venue pour lui de s'engager dans un projet doctoral. C'est alors qu'il quitte l'Université Paris IV pour rejoindre l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. En 1976, il y obtient un DEA en histoire des Slaves préparé sous la houlette de Roger Portal mais c'est avec René Girault, toujours à l'Université Paris 1, qu'il se lance dans un doctorat portant sur *Les Ouvriers en URSS 1928-1940 : profils d'une classe*. Pour Jean-Paul Depretto, il s'agissait d'aborder en historien du social, le destin de la classe ouvrière qui, présentée comme l'enfant chéri du régime stalinien par la propagande officielle, n'en a pas moins été de plus en plus pressée par l'État stalinien dans sa volonté obsessionnelle d'industrialisation à marches forcées. Mais pour aboutir à une recherche crédible, il lui faut avant tout se mettre au russe,

ce qu'il entreprend d'abord seul, en autodidacte enthousiaste, puis de manière plus structurée grâce aux enseignements reçus à l'ENS d'Alain Préchac et de Jacqueline Lafond et, à l'Université Paris 1, d'Hélène Kaplan. En novembre 1992, Jean-Paul Depretto soutient son doctorat devant un jury composé de spécialistes tant de l'Union soviétique que de la classe ouvrière puisqu'on y compte, outre René Girault, Marc Ferro, Rolande Trespé et Jean-Louis Van Regemorter. La thèse n'a pu que marginalement bénéficier de l'ouverture des archives alors balbutiante mais le corpus documentaire (presse, littérature, données statistiques tirées des recensements, etc.) n'en est pas moins impressionnant et les conclusions, fines et convaincantes, soulignent toute l'ambiguïté du traitement réservé à la classe ouvrière soviétique maintenue, écrit Jean-Paul Depretto, « dans une position à la fois subalterne et privilégiée » par le pouvoir stalinien. La thèse met aussi en valeur les perceptions tout aussi ambivalentes et contrastées des ouvriers à l'égard du régime, car si certains, comme « les udarniki », se font les soutiens loyaux et intéressés d'un système qui favorise leur ascension sociale, d'autres sont plus circonspects voire hostiles à cet État qui les presse en leur imposant des cadences infernales et des conditions de vie très dures. Dans sa préface à l'édition de l'ouvrage tiré de la thèse paru en 1997 aux Éditions de la Sorbonne et à l'Institut d'études slaves, René Girault saluait à juste titre le caractère novateur de l'étude qui loin de toute référence politique plaquée *a priori* sur un objet, la classe ouvrière en URSS, « nous fait découvrir les réalités de la vie quotidienne des mineurs du Kouzbass, des sidérurgistes de Leningrad ou de l'Oural, des ouvriers du textile de la région de Moscou. On mesure bien les différences régionales, les spécificités sectorielles d'un monde beaucoup plus divers que ne le laissaient entendre les études globales sur la classe ouvrière soviétique ». Au fil de son étude, et cet aspect est également passionnant, Jean-Paul Depretto joue des contrastes, soulignant la diversité des situations qui opposent les centres urbains ouvriers anciens, tels Moscou ou Leningrad, et les régions industrielles plus récentes du Kouzbass. Enfin, et c'est notable, Jean-Paul Depretto démontre aussi que contrairement à un lieu commun historiographique, la majorité de la classe ouvrière de l'entre-deux-guerres n'est pas issue des campagnes mais bien de la classe ouvrière elle-même, dans une continuité remarquable (il s'agit selon les cas de la deuxième voire de la troisième génération ouvrière), ce qui se traduit par des références culturelles spécifiques profondément ancrées et doit inciter l'historien à penser l'histoire ouvrière dans la longue durée. Autant d'idées fortes et nouvelles.

En parallèle, Jean-Paul Depretto commence à enseigner dans le secondaire d'abord à Paris puis, à partir de 1979, dans la région toulousaine où sa jeune épouse Catherine, elle aussi promise à une brillante carrière universitaire, fait alors ses premières classes comme assistante de russe à l'Université Toulouse-Le Mirail. Désormais installé en famille dans la ville rose, Jean-Paul Depretto y mènera toute sa carrière d'abord comme assistant d'histoire à l'Université Toulouse-Le Mirail à partir de 1983, puis comme maître de conférences en 1993 et dix ans après de 2003 à 2017, comme professeur. Mais il conserve des liens étroits avec l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne où il soutient sous ma supervision en 1998, une Habilitation à diriger des recherches intitulée *État et société en URSS 1918-1936* devant un jury composé de Francis Conte, René Girault, Pierre Laborie, Jean-Louis Van Regemorter et Jacques Sapir qui donnera lieu en 2001 à une brillante publication en guise de plaidoyer intitulé *Pour une histoire sociale du régime soviétique (1918-1936)*, L'Harmattan, coll. « Pays de l'Est », et un an plus tard en 2002 à un ouvrage *Pouvoirs et société en Union soviétique*, publié aux Éditions de l'Atelier.

À la différence de la thèse, cette étude brillante a directement bénéficié de l'ouverture des archives soviétiques, moscovites comme régionales car pour Jean-Paul Depretto, l'histoire sociale ne peut s'appréhender sans prendre en compte la diversité provinciale. S'y déployaient aussi d'audacieux et stimulants concepts incitant à repenser la notion même de « classe » ouvrière au profit du concept de « status », dans une nette continuité avec la stratification en ordres de l'empire tsariste, ce qu'il développera dans son remarquable article « Stratification without Class », paru dans *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, en 2007. Car pour Jean-Paul Depretto, et il en fait une démonstration convaincante, dans l'URSS stalinienne, l'économie reste « encastrée » dans le politique, et la société n'est pas divisée en classes sociales, mais en ensembles de *status*, en grande partie définis par l'État et par leur relation à l'État ce qui implique non de penser l'histoire sociale soviétique comme un objet en soi mais en relation permanente avec l'histoire de l'État. Par la suite, les centres d'intérêt de Jean-Paul Depretto s'élargissent à la Seconde Guerre mondiale et à ses lendemains, mais ils restent axés sur les questions sociales. Il s'intéressera ainsi à la législation du travail pendant la guerre et aux différentes catégories de travail, « libre » et non libre, ce dont témoigne son article « Travail libre et travail forcé dans l'Oural pendant la Seconde Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 2011. Dans les années suivantes, de plus en plus convaincu de la nécessité de penser

la question ouvrière russe dans la longue durée, par-delà la rupture d'Octobre 1917, il s'attelle à un nouvel ouvrage, inédit pour l'heure, qu'il intitule *Le Monde ouvrier russe. Du tsarisme au stalinisme (1914-1956)* et dont la longue introduction traite précisément des ouvriers dans l'Empire tsariste à la veille de la Première Guerre mondiale ².

Associé au CERCEC à partir de 2001, Jean-Paul Depretto a jusqu'en 2016, poursuivi ses recherches en Russie, non seulement à Moscou qu'il affectionnait particulièrement, mais aussi à Nijni-Novgorod d'une part et dans l'Oural, à Ekaterinbourg d'autre part. Tout en initiant des projets collectifs d'envergure, tels la collection des trois volumes de documents d'archives de Nijni-Novgorod intitulée à dessein *Société et pouvoir : la province russe, 1917-années 1980*, Jean-Paul a continué à mener ses travaux personnels et noué des contacts avec des chercheurs russes tels Leonid Borodkin ou Sergej Žuravlev. Cette activité intellectuelle nourrie a donné lieu de nombreux articles parus dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, *Le mouvement social* — revue où il était très actif en tant que membre de son comité de rédaction —, ou bien encore les *Cahiers du monde russe*. Dans ces diverses contributions, se révèlent sa fine connaissance des archives centrales comme régionales, et sa volonté, sans cesse réaffirmée, de ne pas dissocier histoire sociale et histoire politique mais de toujours les articuler pour aboutir à une vision plus juste de ce que fut le système soviétique.

Ce chercheur hors pair fut aussi un enseignant engagé et dévoué à ses étudiants. Professeur à l'Université de Toulouse entre 2003 et 2017, dans une région où avant son arrivée, l'histoire russe ne faisait guère recette, Jean-Paul Depretto fut un infatigable passeur de savoir. Il eut très tôt à cœur d'initier ses étudiants aux recherches en cours et à cette fin il organisait tous les ans une journée d'études sur des thèmes précis réunissant les meilleurs spécialistes de la Russie et de l'URSS. Mais il eut aussi à cœur d'ouvrir ses étudiants à la richesse du cinéma soviétique via des collaborations avec Natacha Laurent, alors maîtresse de conférences à l'Université de Toulouse-Le Mirail et déléguée générale de la Cinémathèque de Toulouse puis avec Valérie Pozner, directrice de recherches au CNRS, autour du projet Kinojudaica.

Ainsi, au travers de ses ouvrages comme de ses articles et de son activité d'enseignant-chercheur, Jean-Paul Depretto a bâti dans la rigueur, la

2. C'est sous un titre à peine modifié, *Le Monde ouvrier en Russie. Du tsarisme au stalinisme (1914-1956)*, l'ouvrage que publieront en janvier 2027 les éditions Smolny, dans une édition établie par Catherine Depretto, Guillaume Fondu & Éric Sevault.

discrétion et la modestie, une belle œuvre, apportant une contribution riche et foisonnante à l'histoire sociale de l'Union soviétique. Sa disparition brutale n'en est que plus douloureuse pour notre communauté.

MARIE-PIERRE REY

Préface

« Le monde ouvrier en Russie »

Nicolas WERTH, « In Memoriam. Jean-Paul Depretto (6 juin 1952 – 12 janvier 2023) », *Cahiers d'histoire russe, est-européenne, caucasienne et centrasiatique*, 65/1 | 2024, p. 232-236. Quelques rares corrections ou ajouts ont été effectués pour la présente version qui est également la préface de l'ouvrage à paraître *Le monde ouvrier en Russie. Du tsarisme au stalinisme (1914-1956)*, Smolny, 2027.

Si elle a renouvelé — « revisité » comme on le dit dans notre jargon universitaire — nombre de champs de l'histoire de l'URSS, la « révolution documentaire et historiographique » rendue possible par l'ouverture des archives soviétiques après 1991, a étonnamment laissé de côté un pan de cette histoire cher aux historiens marxistes et marxisants — l'histoire du monde ouvrier, de la « classe hégémonique de la société socialiste », pour reprendre l'expression soviétique canonique. Cet aspect, central, de l'histoire sociale et économique de l'URSS a été largement négligé par les historiens occidentaux. Sans doute avait-il été trop malmené par les historiens soviétiques officiels. En France, un seul historien eut le courage de « dépoussiérer » le sujet, de le reprendre à nouveaux frais et de lui redonner ses lettres de noblesse : ce fut Jean-Paul Depretto — et il le fit brillamment.

J'ai eu la chance de faire la connaissance de Jean-Paul alors qu'il venait d'intégrer l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, en 1972. Je venais tout juste de soutenir, sous la direction de Roger Portal, une maîtrise sur « Le monde ouvrier de Saint-Petersbourg dans les années 1890 ». J'étais de deux ans son aîné et avais intégré, en 1970, l'ENS de Saint-Cloud, la « petite sœur », réputée moins prestigieuse, de l'École de la rue d'Ulm. Jean-Paul me demanda de lire ma maîtrise. Il me la rendit quelques jours plus tard, avec nombre de remarques et d'annotations, ô combien plus pertinentes que celles que m'avait faites Roger Portal. Nous liâmes connaissance. À l'époque, nous n'étions qu'une poignée,

dans notre génération, à nous intéresser au « monde soviétique ». Je racontai longuement à Jean-Paul mon séjour d'un an à Leningrad, au cours duquel j'avais rédigé ma maîtrise. Il me dit amicalement « envier » ma connaissance de la langue russe (que j'avais héritée de mon père); pour ma part, je lui dis combien j'étais impressionné par sa culture générale, notamment en économie et en sciences sociales (culture qu'il n'avait héritée de personne). Je ne poursuivis pas mes recherches sur le monde ouvrier ni, durant des années, mes recherches tout court, préférant retourner en URSS, comme lecteur, puis attaché culturel, et m'imprégner de « l'air du temps ».

Jean-Paul, de son côté, persévéra dans sa voie et son intérêt pour le monde ouvrier soviétique, en chercheur mais aussi, sans doute, en sympathisant de gauche. En 1992, il soutint brillamment, sous la direction d'un maître exigeant, René Girault, son doctorat sur « Les ouvriers en URSS, 1928-1941 »¹. Et quelques années plus tard, en 1998, son habilitation à diriger les recherches sur un sujet particulièrement ambitieux « État et société en URSS de 1918 à 1936 »². Trente-cinq ans durant (1983-2017), Jean-Paul Depretto enseigna avec bonheur l'histoire russe et soviétique à l'université de Toulouse II – Le Mirail, devenue en 2014 l'Université Toulouse Jean-Jaurès, familiarisant des cohortes d'étudiants avec ce pan majeur de l'histoire du xx^e siècle, tout en poursuivant ses propres recherches.

Son livre *Les ouvriers en URSS, 1928-1941* reste, plus d'un quart de siècle après sa parution, l'ouvrage de référence en français sur le sujet. Jean-Paul Depretto y pose, en effet, un certain nombre de questions fondamentales. D'abord celle du lien entre le stalinisme comme système politique et la structure de la classe ouvrière comme entité sociale durant cette période charnière des deux premiers plans quinquennaux. Il montre la dualité du monde ouvrier : à la fois classe sociale dominée et exploitée, mais aussi, et en même temps, *status group* privilégié — pour reprendre la terminologie wébérienne, qui a beaucoup inspiré Jean-Paul Depretto — auquel il fait bon d'appartenir pour espérer accéder aux honneurs et aux postes de responsabilité de l'État-parti. Il met en lumière, à partir de séries statistiques qu'il est le premier à exploiter (notamment les recensements syndicaux de 1929 et de 1932), l'extraordinaire diversité du monde ouvrier, dégageant trois grands groupes de travailleurs — les

1. Publié conjointement par les Publications de la Sorbonne et l'Institut d'études slaves en 1997.

2. Publiée sous le titre *Pour une histoire sociale du régime soviétique, 1918-1936*, Paris, L'Harmattan, 2001.

ouvriers « de souche » (présents notamment dans les constructions mécaniques de Leningrad, la sidérurgie de l'Oural et le textile de la région de Moscou), les ouvriers de « première génération » (présents, par exemple, dans les charbonnages du Donbass et du Kouzbass) et les travailleurs forcés (« déplacés spéciaux » et zeks), qu'il est le premier à inclure dans la vaste cohorte des travailleurs, aux statuts et aux origines très divers — qui forment le monde ouvrier soviétique des années 1930. Tout au long de ce travail, Jean-Paul Depretto met en évidence les profils ouvriers très différents selon les régions et les branches d'industrie, les tensions entre Russes et non-Russes, entre les « travailleurs de choc » et les autres. Il démonte enfin un certain nombre d'affirmations trop rapides d'historiens pourtant reconnus comme Edward Hallett Carr, Isaac Deutscher ou Moshe Lewin sur la « paysannisation » massive de la classe ouvrière russe, qui expliquerait pour l'essentiel, la faillite historique de la classe ouvrière et le développement de la bureaucratie stalinienne.

L'essentiel de ce travail, achevé au début des années 1990, a été mené avant l'ouverture des archives. Le résultat n'en est que plus remarquable. Dans les années suivantes, Jean-Paul Depretto poursuit — cette fois dans les archives — ses recherches sur le monde ouvrier, en collaboration avec des historiens russes. Il publie notamment, en 2002, avec son collègue russe Arkadij Kulakov, un passionnant recueil de documents « Société et pouvoir dans une province russe, 1917 – milieu des années 1930 »³, une plongée dans la vie quotidienne de la région de Nijni-Novgorod, avec un accent particulier sur les relations paysans-ouvriers, fondamentales pour comprendre l'évolution de la classe ouvrière dans cette future « forteresse ouvrière » des années 1930. Au fil des années, Jean-Paul Depretto élargit son champ de recherche aux années de guerre, avec une importante contribution, dans un numéro de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* de 2011 sur « Travail libre et travail forcé dans l'Oural pendant la Seconde Guerre mondiale »⁴. S'appuyant sur une documentation archivistique inédite, il met en lumière, à travers

3. Общество и власть. Российская провинция, т. I, 1917 – milieu des années 1930, Moscou – Nižnij Novgorod – Paris, 2002. Jean-Paul Depretto a continué, après cette publication, à travailler sur la classe ouvrière de cette région. Voir en particulier son article « Opinion ouvrière et protestation sociale à Nijni-Novgorod (1928-1932) » dans Brigitte STUDER, Heiko HAUMANN (eds.), *Stalinistische Subjekte – Sujets staliens – Stalinist Subjects*, Zürich, Chronos Verlag, 2006, p. 117-133.

4. « Travail libre et travail forcé dans l'Oural pendant la Seconde Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 58 (2), avril-juin 2011, p. 7-48.

l'étude minutieuse des différentes catégories de travailleurs, ce qu'il appelle le « continuum de travail forcé » qui unifie le sort des salariés dits « libres » (mais en réalité attachés à leur usine), des « soldats du travail » des « bataillons de construction » de l'armée rouge composés de conscrits qui ne jouissent pas de la confiance du régime (enfants de « koulaks », de « gens du passé », de minorités nationales jugées « hostiles », etc.) et de la main d'œuvre du « contingent spécial » (détenus des camps de travail, « déplacés et colons spéciaux », ex-prisonniers de guerre soviétiques déportés). Le véritable « séquençage social » auquel se livre alors Jean-Paul Depretto sur ce monde ouvrier de l'Oural ouvre des pistes passionnantes sur la nature même de la société soviétique de ces années, marquée par une multiplicité de *status* qui cache mal la coercition générale exercée par l'État sur la société. Sur nombre de points, les conclusions de Jean-Paul Depretto rejoignent celle d'Elena Osokina, pionnière de l'analyse de la stratification sociale stalinienne : les différentes « catégories » qu'elle analyse dans son étude des cartes de ravitaillement⁵ révèlent avant tout une « hiérarchie de la pauvreté », une pauvreté et un dénuement qui ont marqué profondément le quotidien des Soviétiques dans les années 1930 et 1940.

On l'aura compris : la construction de l'identité sociale dans l'URSS des années 1920-1940 a été au cœur des recherches de Jean-Paul Depretto, comme de celles d'autres grands historiens du courant dit « révisionniste » — Sheila Fitzpatrick en premier lieu⁶. L'introduction de son livre *Pour une histoire sociale du régime soviétique*⁷ éclaire, magistralement, le débat entre l'école « révisionniste » et l'école « totalitariste » — débat qui fait rage, dans les années 1980-1990, au sein de la soviétologie, américaine notamment. Combien de fois me suis-je appuyé sur ces quelque trente pages pour expliquer à mon auditoire, étudiant ou public cultivé, les enjeux de cette controverse entre historiens du social et historiens du politique ! Jean-Paul Depretto, qui revendique sa proximité avec le courant « révisionniste », y pointe clairement les lignes de force et de faiblesse de chacun des deux « camps » et plaide,

5. Elena OSOKINA, « Une hiérarchie de la pauvreté. Approvisionnement d'État et stratification sociale en URSS pendant la période de rationnement, 1931-1935 », *Cahiers du Monde russe*, 39 (1-2), 1998, p. 81-97.

6. Voir Sheila FITZPATRICK (ed.), *Stalinism: new directions*, London, Routledge, 2000 ; et en français : Sheila FITZPATRICK, *Le stalinisme au quotidien. La Russie soviétique dans les années 30*, traduit de l'américain et du russe par Jean-Pierre Ricard et François-Xavier Nérard, Paris, Flammarion, 2002.

7. Jean-Paul DEPRETTO, *Pour une histoire sociale du régime soviétique (1918-1936)*, coll. « Pays de l'Est », dirigée par Bernard Chavance, Paris, L'Harmattan, 2001.

in fine, pour un « dépassement », qu'il esquisse dans chacune des trois parties du livre, « Les ennemis de classe » ; « La dictature du prolétariat » ; « Fils du peuple ». Contrairement aux « révisionnistes » qui prétendent « laisser le politique en dehors » pour se concentrer sur le social, Jean-Paul Depretto montre la force du politique, de l'idéologie, de la violence d'État sur la société soviétique en construction, et ce dès les débuts du régime bolchevik. Une violence, une terreur qui ne s'exerce pas uniquement contre les « ennemis de classe », mais, très tôt, contre les classes populaires, paysans et ouvriers, dès que celles-ci n'obéissent pas aux injonctions politiques de la prétendue « dictature du prolétariat ». Le chapitre « Terreur rouge, terreur de classe ? » est, de ce point de vue, particulièrement convaincant. Jean-Paul Depretto montre aussi que la violence d'État ne suffit pas à « tenir » une société. Il faut sans cesse activer l'ascenseur social ; d'où l'importance du mouvement massif de promotion, en particulier des ouvriers, dont l'étude est au cœur de la troisième partie du livre, « Fils du peuple ». Jean-Paul Depretto y analyse en détail les diverses voies de promotion sociale, depuis la démocratisation de l'enseignement supérieur dans les années 1920-1930 jusqu'au mouvement spécifique des *vydvizency* (les « promus ») du premier plan quinquennal.

Miné par une maladie invalidante depuis 2016, Jean-Paul Depretto n'a malheureusement pas pu mener à terme plusieurs de ses projets. Ses collègues ne peuvent que le regretter, et l'on ne peut que formuler le vœu que le présent volume comble — très partiellement — ce manque. Pour moi, comme pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'URSS, Jean-Paul est parti bien trop tôt. Il laisse une œuvre forte, originale, sur des sujets majeurs hélas aujourd'hui un peu délaissés.

NICOLAS WERTH, MARS 2024 ET AOÛT 2026.

Pour une connaissance scientifique du monde social soviétique

Le texte qui suit est l'avant-propos de l'édition à paraître de Jean-Paul DEPRETTO, *Le Monde ouvrier en Russie. Du tsarisme au stalinisme (1914-1956)*, Smolny, 2027. Cette présentation de l'ouvrage avait été rédigée par Jean-Paul Depretto lui-même.

Le monde ouvrier soviétique est le parent pauvre de l'historiographie française. Depuis la parution en 1955 du livre remarquable du menchevik Solomon Schwarz (1883-1975), *Les ouvriers en Union soviétique*¹, aucun travail de synthèse n'a été publié en France sur ce sujet. C'est à combler cette lacune, en quelque sorte, que s'attache le présent ouvrage.

La connaissance du monde ouvrier en Russie après la révolution de 1917 est un sujet important pour la compréhension de l'expérience soviétique : le régime était officiellement une « dictature du prolétariat », selon la Constitution de 1918, prétention qui n'a été abandonnée qu'en 1961. Cela signifiait que le nouveau régime ne pouvait confier les postes à responsabilité qu'à des prolétaires. Il s'en est suivi une massive promotion de travailleuses et de travailleurs manuels dans l'appareil de l'État-parti : soviets, Armée rouge, entreprises, etc. Les ouvriers avaient, en outre, la priorité pour l'adhésion au parti bolchevik. Cette politique s'insérait dans tout un système d'*affirmative action* au profit des ouvriers. Ces derniers étaient avantagés dans tous les domaines de l'existence : ils recevaient de meilleures rations alimentaires ; payaient leur logement moins cher ; bénéficiaient de l'indulgence des tribunaux et étaient prioritaires pour l'accès à l'enseignement supérieur. Ces discriminations positives, produit de la « dictature du prolétariat », contrastaient avec le sort réservé aux « ennemis de classe » — bourgeois, aristocrates, policiers de l'Ancien Régime, prêtres, etc. — qualifiés de lichentsy car

1. Solomon SCHWARZ, *Les Ouvriers en Union soviétique*, traduit par Élisabeth Dussauze, Paris, Éditions Marcel Rivière, 1955.

ils étaient privés du droit de vote² : ils n'avaient aucun droit aux rations alimentaires, étaient interdits d'enseignement supérieur et les tribunaux manifestaient envers eux une sévérité particulière. Ce système d'*affirmative action* manifestait aussi la priorité donnée aux ouvriers sur les paysans qui en étaient exclus.

Le régime soviétique a, en outre, laissé en héritage toute une façon de penser la stratification sociale, fondée sur la notion marxiste de classe : des intellectuels ont élaboré des théories à ce sujet, au sein de l'Académie communiste notamment, dans les années 1920 et 1930, en s'inspirant d'un texte de Staline (1926). Or, on ne peut parler de société de classes que lorsque les individus sont égaux devant la loi mais inégaux dans le domaine économique. Le concept de classe suppose que l'économie soit déterminante dans la définition des identités sociales. Ce qui importe, c'est le rapport à la propriété des moyens de production : soit vous êtes propriétaire de moyens de production, donc capitaliste ; soit vous en êtes dépourvu et vous êtes un prolétaire. En ce sens, de véritables classes ne pouvaient se former dans la société soviétique car c'est l'État et non l'économie qui jouait un rôle déterminant dans la détermination des statuts des individus. La discrimination positive a eu pour résultat d'attribuer à chaque personne un *status* — concept emprunté à Max Weber —, c'est-à-dire une place dans une hiérarchie du prestige ou du « déshonneur social ». Paradoxalement, nous sommes ici très près de la réalité du « *soslovie* » de la période tsariste³, proche de l'ordre tel qu'on le connaissait dans la France d'Ancien Régime. C'est pourquoi, en terrain soviétique, la notion de « classe ouvrière » doit être abandonnée : elle postule toujours plus ou moins l'unité du monde du travail, ou, tout au moins, suppose que les facteurs d'unité l'emportaient sur ceux de division ; elle traite les ouvriers comme un sujet politico-social unifié. Aujourd'hui encore, par un automatisme de langage, nombre d'historien-nes russes continuent à utiliser l'expression de « classe ouvrière » pour la période soviétique comme pour les années d'avant 1917 ; or, on peut montrer que l'existence d'une « classe ouvrière » en 1914 est douteuse, sauf peut-être à Saint-Petersbourg. En effet, le degré de rupture des ouvriers avec la campagne n'était pas suffisant pour que l'on puisse parler d'une « classe ouvrière » clairement distincte de la paysannerie.

2. Du mot russe *лишение*, « privation ».

3. Michael CONFINO, « The *soslovie* (estate) paradigm », *Cahiers du monde russe*, 49/4, 2008, p. 681-704.

La critique de la notion de classe permet d'écrire une histoire ouvrière renouvelée, qui intègre à l'histoire sociale le rôle de l'État. Il faut mettre au centre du tableau l'action de ce dernier, dont la politique assurait la domination sur les ouvriers. De ce point de vue, l'étatisation des syndicats dès 1918 est un phénomène de première importance, et la défaite du mouvement ouvrier qui réclamait en 1918 des syndicats indépendants de l'État marque un véritable tournant. L'absence d'organisations ouvrières autonomes allait caractériser durablement le « modèle soviétique » en URSS, puis dans les démocraties populaires et en Chine. Malheureusement, les protestations ouvrières de 1918 ont été presque complètement oubliées, même si des travaux de valeur leur ont été consacrés récemment par des historien·nes russes.

Les politiques officielles n'étaient pas neutres : en général, elles ont eu pour résultat — sinon pour but — de diviser le monde du travail. Sous Staline, de la fin des années 1920 aux années 1950, coexistaient au moins trois types de *status* : les travailleurs libres ; les « colons spéciaux » ou « koulaks », déportés employés dans le bâtiment, les mines et les usines ; les détenus du Goulag.

Pendant la guerre (1941-1945), le tableau s'est encore complexifié avec le recours à deux autres formes de travail forcé : celui des prisonniers de guerre allemands, hongrois, finlandais, etc. ; et celui des « armées du travail », un terme hérité de la guerre civile (1918-1921). C'est d'ailleurs pendant cette dernière que le pouvoir soviétique avait commencé à recourir au travail forcé.

La faiblesse remarquable de la protestation sociale pendant la période stalinienne ne s'explique pas uniquement par la répression, dont il ne faut certes pas sous-estimer la dureté, elle avait aussi pour origine les divisions internes de la main-d'œuvre. L'historien·ne qui étudie le monde ouvrier de la période soviétique se heurte à nombre de mythes fabriqués par le régime bolchevik, dont beaucoup ont durablement influencé les esprits en Occident. Que l'on pense, par exemple, au stakhanovisme... Une connaissance scientifique du monde social en Russie présuppose une déconstruction de ces mythes au profit d'une vision plus réaliste, qui tire profit des recherches menées sur les ouvriers d'Europe et des États-Unis.

Bibliographie indicative

Ouvrages

- DEPRETTO Jean-Paul & SCHWEITZER Sylvie, *Le Communisme à l'usine*, publié par le Centre de recherche d'histoire des mouvements sociaux et du syndicalisme, Roubaix, EDIRES, 1984.
- DEPRETTO Jean-Paul, *Les ouvriers en URSS, 1928-1941*, préface de René Girault, Paris, Publications de la Sorbonne : Institut d'études slaves, 1997.
- DEPRETTO Jean-Paul, *Pour une histoire sociale du régime soviétique, 1918-1936*, Paris, l'Harmattan, coll. « Pays de l'Est », 2001.
- DEPRETTO Jean-Paul (dir.), *Pouvoirs et société en Union soviétique*, Paris, Éditions de l'Atelier – Éditions ouvrières, coll. « Mouvement Social », 2002.
- DEPRETTO Jean-Paul, *Le Monde ouvrier en Russie. Du tsarisme au stalinisme (1914-1956)*, Toulouse, Smolny, 2027.

Articles

- « La réalité du stakhanovisme ou Staxanov par lui-même », *Revue des Études Slaves*, 1982, n° 54-3, p. 337-353.
- « L'antisémitisme dans les villes soviétiques (1925-1935). En hommage à Schwarz », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1990, n° 19, p. 10-14.
- « L'opinion ouvrière (1928-1932) », *Revue des Études Slaves*, 1994, n° 66-1, p. 55-60.
- « Des grèves en Russie à la fin de l'Union Soviétique », *Le Mouvement Social*, 1995, n° 169, p. 3-8.
- « La formation de la classe ouvrière soviétique », *Le Mouvement Social*, 1995, n° 169, p. 47-66.
- « L'histoire dans la Russie d'aujourd'hui », *La Revue russe*, 1999, n° 16, p. 59-80.
- « Un grand chantier du premier plan quinquennal soviétique : Kuznetskstroï », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 2000, n° 39, p. 5-26.
- « Les conceptions officielles de la classe ouvrière en U.R.S.S. (années 1920 et 1930) », *Le Mouvement Social*, 2000, n° 190, p. 97-116.

- « Pour une histoire sociale de la dictature soviétique », *Le Mouvement Social*, 2001/3, n° 196, p. 3-19.
- « Comment aborder le stalinisme ? Quelques réflexions de méthode », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2002, n° 65-66, p. 48-54.
- « La Symphonie du Donbass (1931) de Dziga Vertov » dans *Le cinéma « stalinien »*, édité par Natacha Laurent, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2003, p. 153-165.
- « Un menchevik face à la défaite : Martov et la révolution d'Octobre », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2003, n° 50-2, p. 112-130.
- « Entretien de avec Jean-Paul Depretto à propos des archives soviétiques », interview de Georges Hanne, *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], 2006, mis en ligne le 1^{er} octobre 2006.
- « La réception du XX^e Congrès du PCUS dans la région de Gorki », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2008, n° 55-1, p. 98-124.
- « Les statuts de la main-d'œuvre dans l'Oural pendant la Seconde Guerre mondiale » dans *Noms de métiers et catégories professionnelles*, édité par Georges Hanne et Claire Judde de Larivière, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2010, p. 245-259.
- « Travail libre et travail forcé dans l'Oural pendant la Seconde Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2011, n° 58-2, p. 7-48.
- « La protestation ouvrière en URSS (1918-1929) », dans *Banques, industrie et Europe du Nord*, édité par Jean-François Berdah, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2013, p. 305-318.
- « Fred Beal, un Américain en URSS dans les années 1930 », *Slavica Occitania*, 2013, n° 37, p. 83-92.

Table des matières

In Memoriam	7
Préface « Le monde ouvrier en Russie »	13
Pour une connaissance scientifique du monde social soviétique	18
Bibliographie indicative	21
Ouvrages	21
Articles	21



En couverture : Samedis de travail volontaires des employés d'un soviet. Photographie noir et blanc, 12 x 17 cm. Boris Souvarine Papers, The Graduate Institute, Genève – The Kathryn and Shelby Cullom Davis Library.

Marie-Pierre Rey et Nicolas Werth rendent ici hommage à leur collègue trop tôt disparu, Jean-Paul Depretto (1952-2023), enseignant-chercheur en histoire contemporaine à l'Université Jean Jaurès Toulouse 2 (Le Mirail) de 1983 à 2017, qui n'a eu de cesse d'inciter à toujours tenir ensemble histoire sociale et histoire politique dès lors que l'on souhaitait saisir la réalité du monde soviétique, et en particulier du monde ouvrier en son sein. C'est l'occasion de revenir sur ses contributions, depuis ses premiers travaux sur le mouvement ouvrier à Renault Billancourt jusqu'à ce qui constituera le cœur de ses recherches : l'étude du monde ouvrier russe et la construction des identités sociales en URSS, de 1918 à la Seconde Guerre mondiale.

Le monde ouvrier en Russie. Du tsarisme au stalinisme (1914-1956), ouvrage à paraître présenté ici par Jean-Paul Depretto lui-même, permet de synthétiser sa réflexion sur la domination du monde du travail par l'État à l'époque soviétique et sur la coexistence du salariat et du travail forcé qui atteint son apogée à la période stalinienne ; mais aussi d'approcher mentalités, « humeurs » et formes de protestation ouvrières, des années 1920 à la déstalinisation.

